

# GRANDE GUERRE 1914 -18

---

## COUVERTURE SUR LA MEUSE ET PREMIERS COMBATS

### EN BELGIQUE

---

A la suite de l'assassinat à Sarajevo, le 28 juin 1914, de l'Archiduc d'Autriche François Ferdinand, l'Empereur d'Autriche, François Joseph, déclarait la guerre à la Serbie, alliée à la Russie.

La diplomatie allemande s'efforça dans les derniers jours de juillet d'aggraver le conflit Austro-Serbe.

Guillaume II, Empereur d'Allemagne, proclama l'état de guerre avec la Russie et décréta la mobilisation de l'armée allemande.

La France, à son tour, se mit en mesure de soutenir son alliée, et le 31 juillet 1914 alerta les troupes de couverture, dont faisait partie le 148<sup>e</sup> à Givet. Mais, pour marquer ses intentions pacifiques, le Gouvernement français ordonnait à ses troupes de se replier à 10 km de la frontière.

Dès le 2 août, Guillaume II sommait la Belgique de livrer passage à ses troupes. Le Roi Albert ayant refusé, la Belgique était envahie.

La France, menacée directement, proclamait la 2 août, la Mobilisation Générale, mais soucieuse de tenir ses engagements au sujet de la neutralité belge, attendait l'appel du Roi pour envoyer des renforts.

Ce n'est que le 6 août 1914 que le 148<sup>e</sup>, renforcé de réservistes convoqués individuellement, et comptant 66 Officiers et 3.340 Hommes, franchit la frontière belge pour aller prendre position sur la rive gauche de la Meuse, dans la région Hastières-Anseremme-Dinant-Anhée-Yvoir et Godinne.

Jusqu'au 15 août, il n'y a que des engagements aux avants-postes, sur la rive droite avec les patrouilles de reconnaissance de Uhlans peu disposées au combat.

#### **DINANT ouvrit l'ère des combats, 15 août :**

Le 14 au soir, des rassemblements importants étaient signalés sur la rive droite de la Meuse, vers Dinant et Anseremme, et le lendemain, 15 août, vers 6 h 30, les Allemands lançaient une attaque sur Dinant, dont l'emplacement était particulièrement intéressant pour le développement des opérations et l'établissement d'une tête de pont.

Sous la protection d'un feu ininterrompu de mitrailleuses établie sur les hauteurs de la rive droite, les Allemands commencèrent l'attaque de la Citadelle, située sur la même rive, et défendue par deux Compagnies du 33<sup>e</sup> RI. venues renforcer le 3<sup>e</sup> Bataillon du 148<sup>e</sup>. Sous la pression de l'ennemi, ces deux Compagnies durent abandonner la Citadelle. Les Allemands ouvrirent alors un feu violent sur les deux Compagnies du 148<sup>e</sup> (10<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup>), en position le long des parapets de la rive gauche, qui reçoivent l'ordre de se replier à la fin de la matinée.

Dans le courant de l'après-midi, appuyé par l'artillerie de la 2<sup>e</sup> Division, le 148<sup>e</sup> reprend Dinant, et délivre 3 Sections encerclées sur la rive droite. Ce succès ne fut que momentané, les Allemands

revinrent en force quelques jours plus tard, réduisirent la Ville en cendres et inaugurèrent dans cette paisible Cité les massacres d'habitants innocents et les destructions systématiques qui faisaient partie de leur méthode de guerre.

### **NAMUR, 22 août:**

Retiré du front de Dinant, le 3<sup>e</sup> Bataillon du 148<sup>e</sup>, après quelques jours de repos, est envoyé le 22 août, au secours de la garnison belge de Namur, investi le 20 et sous le feu des gros obusiers de siège qui venaient de faire tomber la place forte de Liège.

Il réoccupe, par une brillante charge à la baïonnette, les positions évacuées par l'Infanterie belge, mais pris sous le feu à son tour des lourds canons allemands, il doit se replier sur ses positions de départ, et après la chute de Namur, il fut dirigé sur Bioul en réserve des deux bataillons du 148<sup>e</sup>, toujours en position sur la Meuse de Anhée à Godinne.

### **ONHAYE, 23 août :**

Après la chute de Liège et de Namur, la 2<sup>e</sup> Armée allemande (von Bülow) exerçait une forte pression, sur le front de la Sambre, sur la 5<sup>e</sup> Armée française. Le Secteur du 148<sup>e</sup>, face à l'est, était, assez calme, lorsque le 23 août, après avoir forcé le passage de la Meuse au sud de Dinant, les Allemands prenaient pied sur le plateau de Onhaye à l'ouest de Dinant, formant tête de pont et risquant de prendre à revers la 5<sup>e</sup> Armée française sur la Sambre, le 2<sup>e</sup> Bataillon du 148<sup>e</sup>, retiré du front de Meuse, reçut vers 2 heures du matin, l'ordre de reprendre Onhaye. Après une marche d'approche par Denée et Anthée, il arriva près d'Onhaye vers 18 heures. Il reçut l'ordre d'attaquer le village situé sur une hauteur s'abaissant en pente douce vers Anthée.

Sous la protection de l'artillerie, les 4 Compagnies se déployèrent comme à la manœuvre et se portèrent à l'assaut du village, qui fut enlevé brillamment.

Une contre-attaque allemande vers 22 heures échoue.

Ce succès écartait une grave menace sur le flanc droit de la 5<sup>e</sup> Armée, mais les pertes étaient sensibles, 6 Officiers étaient tués, dont le Commandant Graussaud, chef de Bataillon, et 125 soldats tués ou blessés et disparus.

### **ANHEE, 23 août:**

La 5<sup>e</sup> Armée, débordée à gauche, pressée de front par les Allemands qui avaient franchi la Sambre, se repliait pour échapper à l'encerclement.

Le 1<sup>er</sup> Bataillon du 148<sup>e</sup>, resté sur la Meuse, reçoit l'ordre à son tour de se replier sur Denée.

Déjà les Allemands avaient essayé, mais en vain, de franchir la Meuse à Godinne et à Anhée, où la 4<sup>e</sup> Compagnie résistait victorieusement jusqu'à la nuit, sous un feu violent de mitrailleuses. Lorsqu'elle put décrocher, à la faveur de l'obscurité, il manquait 45 hommes, dont le Capitaine Ganthlet.

### **LA RETRAITE:**

Devant l'avance rapide de la Première Armée Allemande, la 5<sup>e</sup> Armée Française, dont faisait partie le 148<sup>e</sup> accentua, dès le 24 août, son mouvement de repli.

Le 148<sup>e</sup>, rassemblé vers Anthée, gagne Agimont, au nord-Ouest de Givet, puis après quelques escarmouches avec les patrouilles de uhlans, gagne par la forêt Nismes, Gué-d'Hossus et Rocroi.

Le 25 août, la campagne, de Belgique est terminée et la retraite commence par les routes encombrées de troupes et convois de populations fuyant l'avance allemande; elle ira en se précipitant,

en raison de l'avance rapide des divisions allemandes.

Par Maubert-Fontaine, Montcornet, Marle, La Fère, Coucy-le-Château, la retraite continuera, et à Coucy-le-Château, le 1er septembre, le Régiment perdra 1/3 de son effectif resté dans les lignes allemandes.

Puis, après une étape de plus de 120 kms, après avoir franchi l'Aisne et protégé plusieurs fois l'écoulement des colonnes, il gagne Montmirail où il retrouve son train régimentaire. Le 5 septembre, il arrive à Beauchery, près de Monceau-les-Provins. La retraite est terminée.

Le 6 au matin, la Bataille de la Marne est engagée.

## **LA BATAILLE DE LA MARNE - LA POURSUITE**

La bataille de la Marne s'engage dès le 6 septembre et les hommes harassés de fatigue par une retraite qui se poursuivait depuis Namur, reprirent le 7 septembre, à 5 h 40, la marche en avant.

Ils reprirent une marche difficile à travers de nombreuses localités dont certaines, pillées par les Allemands, voyaient leurs immeubles encore en feu.

Dans cette journée, le Colonel CADOUX, nommé à titre temporaire et pour la durée de la guerre au commandement de la 138<sup>e</sup> Brigade de réserve, quittait le Régiment.

Ce dernier reprit son mouvement en avant, le long des routes, jonchées de monceaux de bouteilles vides et de cadavres de chevaux et d'homme, qui marquaient le passage des troupes allemandes.

Le 10 septembre, la poursuite continue et le Régiment, repassant la Marne à Château-Thierry, s'avança jusqu'à traverser l'Aisne à Berry-au-Bac, qui venait d'être évacué par les arrières-gardes allemandes.

Le 13 septembre, vers 15 h, un accrochage, assez sérieux, se produisait avec les troupes allemandes et le même jour, 300 hommes environ du Régiment, qui avaient pris une autre direction au cours de la retraite et qui avaient pu se dégager des troupes allemandes, rejoignaient le gros du Régiment.

Le jour suivant, d'autres groupes qui avaient pu se glisser à, travers les colonnes ennemies, vinrent également reprendre leur place dans leur unité.

Aux environs donc de Berry-au-Bac, se marquait la limite de notre avance, et la guerre allait se stabiliser pendant toute cette longue période, dans cette zone de combats, trop connue pour que nous nous étendions plus avant.

## **LES COMBATS DE BERRY-AU-BAC**

Le 14 septembre, il fallut évacuer Juvincourt et repasser l'Aisne car l'ennemi contre-attaquait et faisait front de toutes parts.

Ses lignes menaçaient la plaine de Berry-au-Bac et les troupes françaises, enserrées dans cette tenaille, se virent contraintes à la défensive.

Nous perdîmes Berry-au-Bac que nous reprîmes le lendemain, mais, après ces combats, la localité, incendiée par les obus, était devenue intenable et elle fut évacuée le 19 septembre.

C'est dans toute cette période s'étendant du 24 septembre à courant octobre qu'eurent lieu les combats du Choléra, la prise de la Cote 108 après de multiples engagements qui causèrent au Régiment des pertes extrêmement sérieuses en officiers et en hommes.

La bataille reprenait tous les jours et des pertes meurtrières étaient enregistrées des deux côtés. C'est au cours de ces combats que le 148<sup>e</sup> RI. s'illustra et pour la première fois était cité par le général commandant le premier corps d'armée qui rendait hommage à la valeur que le Régiment venait de montrer.

« Dans les engagements qui viennent d'avoir lieu dans les environs de Berry-au-Bac et de la Ville-au-Bois, toutes les troupes du 1<sup>er</sup> Corps ont continué d'affirmer leurs qualités d'endurance et de ténacité. Toutes sans exception seraient à signaler et plus particulièrement certains éléments du 33<sup>e</sup>, du 110<sup>e</sup>, du 27<sup>e</sup> et du 148<sup>e</sup> Régiments d'Infanterie. Un grand nombre de militaires de, tous grades et de toutes armes ont donné les marques de la bravoure la plus éclatante »

Les combats se continuaient et commençait déjà la guerre des mines qui rendit si célèbre le secteur de Berry-au-Bac.

Dès le 26 octobre, les Allemands font jouer une série de mines sur la cote 108 et réussissent à faire sauter la cimenterie occupée par nous, ensevelissant les occupants sauf quelques hommes qui parviennent à s'échapper.

Les jours suivants, la lutte continue sur la cote 108 malgré une pluie persistante qui noie les tranchées et les boyaux de communication.

Les Allemands creusent et sapent, ils cherchent à avancer par des galeries de mines sous nos tranchées et nous abandonnons cet ouvrage devenu d'ailleurs inutilisable par l'ennemi.

Pendant cette période, les Allemands détruisent par ce moyen une partie de nos lignes mais nous les réoccupons par la suite avec l'appui de l'artillerie.

Au prix de pertes journalières importantes, le Régiment fit, dans cette lutte de plusieurs jours, le dur apprentissage de la guerre des tranchées, mais, il fit vaillamment son devoir et l'ennemi ne put exploiter son succès.

## **LE COMBAT DE SAPIGNEUL**

### **LA REPRISE DE LA COTE 108**

**(Novembre 1914)**

Pendant toute cette période, grâce à leurs travaux de mine, les Allemands avaient pu nous déloger de certaines positions que nous reprîmes et que nous perdîmes à plusieurs reprises.

Après des préparations d'artillerie intenses, nos troupes perdirent plus de la moitié de leur effectif mais les survivants opposèrent une résistance acharnée à l'adversaire et l'ennemi fut néanmoins arrêté sur place.

Le Régiment fut alors retiré du front et mis au repos pendant quelques semaines avant d'entreprendre le premier hiver de guerre dans les tranchées.

Le 9 décembre; le Régiment remontait en ligne et prenait les tranchées entre l'Aisne et la Miette.

Pendant un certain temps, les hommes améliorèrent les organisations du secteur et le front relativement calme permit d'entreprendre des travaux assez importants et pendant cette période, les pertes furent légères.

Au cours de l'hiver, les pluies continues qui tombaient depuis un certain temps finirent par déterminer une crue des rivières et l'eau envahissait les abris au point que nous fûmes forcés de les abandonner.

Dans certains boyaux conduisant vers l'arrière, le niveau d'eau atteignait 80 centimètres à 1,20 mètre.

Les hommes stationnaient à découvert dans leurs tranchées ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et dans les casemates de mitrailleuses, les servants devaient se tenir couchés sur les plate formes surélevées des pièces.

A certains endroits, la situation était pire encore. Malgré le froid et la pluie, tout mouvement était impossible par suite du feu de l'ennemi, les hommes devaient demeurer de longues heures, accroupis derrière les gabions, les pieds dans l'eau, et avec l'arrière, il n'y avait que des communications précaires..

On dut évacuer beaucoup d'hommes ayant eu les pieds gelés et devant la persistance du mauvais temps, ordre fut donné de préparer de nouvelles lignes et de nouveaux abris un peu à l'arrière.

Un froid intense succéda aux pluies et le 30 janvier, le thermomètre marquait - 10°, l'Aisne charriait des glaçons.

Les intempéries n'empêchèrent pas une petite guerre de patrouille au cours de laquelle s'illustrèrent un certain nombre de gradés et hommes du Régiment.

C'est vers la fin de ce séjour qu'eut lieu l'attaque des bois dits « Du Luxembourg» qui fut une tâche excessivement ingrate.

Le Régiment avait été renforcé pour cette attaque mais le passage à travers nos réseaux où il n'avait été pratiqué que quelques étroites brèches, dut se faire homme par homme et nous subîmes de lourdes pertes.

Au cours de cette difficile opération, qui nous coûtait la perte de 250 hommes, dont 6 officiers, beaucoup d'hommes et de gradés se signalèrent par leur bravoure, et le commandant de la 5<sup>e</sup> Armée leur rendait justice car en attirant sur eux une partie des forces ennemies, ils avaient permis à l'armée voisine de faire un bond de 2 kilomètres sur un front de 3.

Au cours de cet engagement, le Régiment se conduisit héroïquement et dans des conditions qui forcent l'admiration.

### **QUENNEVIERES (18 juin 1915)**

Le 6 juin, le lieutenant-colonel commandant le régiment fut avisé que le 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie, serait enlevé en autobus dans la soirée pour être mis à la disposition de la 6<sup>e</sup> armée.

Après un trajet d'environ 80 kilomètres par Fismes, Villers-Cotterets et Pierrefonds, il arrivait dans la nuit à destination et, pour le 15 juin, la 8<sup>e</sup> brigade (45<sup>e</sup> et 148<sup>e</sup> régiments d'infanterie) était rassemblée en entier à la ferme Ste-Croix.

L'attaque des positions allemandes au sud de la ferme de Quennevières, brillamment réussie, mais exécutée sur un faible front, n'avait pu être exploitée, car le saillant conquis eut été impossible à défendre. Il avait fallu se borner à occuper les anciennes premières lignes allemandes et l'ennemi renforcé réagissait avec violence.

Le 15 juin, vers 17 heures, les premier et deuxième bataillons, munis de deux jours de vivres, sont envoyés à la disposition de la 121<sup>e</sup> Brigade et gagnent le boyau intermédiaire et le boyau d'Ecafaut où ils trouveront des guides.

Les ordres seront donnés dans la nuit mais personne ne connaît le secteur à occuper, les officiers, en hâte, précèdent leurs unités pour en effectuer la reconnaissance.

Les guides arrivent qui doivent conduire les deux Bataillons sur leurs points de départ mais eux-mêmes connaissent mal leur itinéraire et s'égarèrent, la marche d'approche ne s'effectue qu'avec une extrême lenteur, et pendant ce temps, le bombardement ne cesse pas.

Déjà, nous avons subi des pertes sérieuses et l'attaque doit être retardée en raison de ce que les unités n'ont pas pu se rendre sur leur position de départ.

Depuis le matin, les hommes sont soumis à un feu ininterrompu et dans les premières lignes, trop proches l'une de l'autre, le combat à la grenade est entamé.

Les mortiers de tranchées allemands tirent sur les boyaux de tête et les abris effondrés, sont inutilisables.

Sans protection contre les projectiles, incommodés par l'odeur des cadavres qui jonchent les parapets depuis plusieurs jours, les hommes demeurent sous un soleil ardent jusqu'à 15 heures.

Au moment de l'attaque, nos troupes ont constaté que les réseaux de barbelés ont été laissés intacts par, la préparation d'artillerie.

Les mitrailleuses ennemies continuent à tirer sans discontinuer, et des hommes disposés au coude à coude attendent l'attaque.

Nos compagnies d'assaut franchissent les parapets balayés par des rafales de mitrailleuses et nous subissons des pertes extrêmement lourdes, car les hommes sont fauchés au fur et à mesure qu'ils débouchent, à la vue de l'ennemi.

Les quelques-uns d'entre eux qui parviennent à franchir les réseaux succombent dans une lutte inégale.

De nombreux faits d'héroïsme marquèrent cette journée, tant par l'ardeur manifestée au combat que par l'esprit de sacrifice qui anima plusieurs hommes, du Régiment voulant aller chercher les blessés dans les lignes.

Malgré l'ardeur et la vaillance des troupes d'assaut le combat du 16 juin ne nous procura que de faibles avantages, et cette courte lutte d'à peine 24 heures fut la plus meurtrière que le 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie ait eu à soutenir pendant toute la campagne.

Arrivé de nuit dans une position complètement inconnue, le Régiment, bloqué de longues heures dans des boyaux bombardés, eut à enlever des organisations insuffisamment entamées par l'artillerie, et défendues par des troupes tenaces et bien outillées.

Nous nous heurtions une seconde fois et plus rudement encore aux puissants moyens matériels que l'ennemi avait mis en œuvre.

Nous perdîmes, au cours de cette journée, 700 hommes hors de combat, dont environ 200 tués. 15 officiers furent tués, blessés ou disparus.

L'été et l'automne de 1915 ne comportèrent rien de bien particulier et le 12 octobre, le régiment embarquait à Epernay pour gagner Toulouse d'où il devait partir pour l'Orient.

## **L'ARRIVEE EN ORIENT**

Le 24 octobre, le régiment débarquait à Toulouse, et on procéda à l'équipement des hommes et à la transformation des équipages.

Les voitures furent remplacées par des « arabas » à deux roues et par des mulets, les compagnies de mitrailleuses versèrent leurs voiturettes et leurs caissons et reçurent des animaux de bât. Les hommes furent dotés de toiles et de piquets de tentes et des mulets furent affectés à chaque compagnie pour le portage des munitions et des bagages.

Complété par un renfort d'environ 200 hommes, le 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie qui comptait alors 67 officiers, 202 sous-officiers et 2.892 caporaux et soldats, quittait Toulouse le 31 octobre pour Toulon où il embarquait le 1<sup>er</sup> novembre sur deux navires: « La Savoie » et le « Duc d'Aoste »

La traversée dura six jours et le 6 novembre, les transports jetèrent l'ancre dans la rade de Salonique.

Ce port n'étant guère équipé, le débarquement fut lent, et ce ne fut qu'après de longues heures d'attente que le régiment se mit en mouvement et drapeau déployé, musique en tête, défila dans la ville.

Sur un sol désertique, au pied de montagnes dénudées, on dressa les tentes pour la première fois et cette vision désolante paracheva les impressions que laissait aux nouveaux venus leur premier contact avec l'Orient.

Pendant ce temps, la situation militaire se précisait.

L'expédition contre la Serbie que l'Autriche avait témérement appelée « expédition de châtiment » s'était terminée par une défaite retentissante où 62.000 prisonniers et 200 canons autrichiens étaient restés aux mains des Serbes.

Depuis cet échec, qui remontait à décembre 1914, le calme régnait, mais arrêté sur tous les autres fronts, l'ennemi avait repris au début de cet automne de 1915 ses projets d'anéantissement du petit royaume serbe.

Le 8 octobre, une armée autrichienne avait commencé à passer le Danube et plus à l'est, une armée allemande franchissait le fleuve.

Les Empires centraux s'étaient assurés au préalable la neutralité de la Roumanie et surtout de la Grèce, qui n'exécuta pas le traité de 1913 qui la liait à la Serbie.

Au dernier moment, la Bulgarie qui n'attendait qu'une occasion de se venger de sa défaite de 1913, jeta le masque et se rangea au côté de l'Allemagne.

Pressée de trois côtés, dans l'impossibilité de faire face à ses ennemis sur un front aussi étendu, l'armée serbe était en pleine retraite.

Le 1er novembre, Kragoujevacs, centre industriel important et le plus grand arsenal de la Serbie, était abandonné. Tout le nord et l'est du pays était, aux mains de l'ennemi. Déjà les troupes bulgares s'étaient emparées d'Uskub et de Vranja, coupant les communications de Salonique avec Nisch où le gouvernement serbe s'était réfugié.

C'est alors que la France et l'Angleterre, décidées à soutenir leurs alliées, avaient envoyé dans la vallée du Vardar les troupes débarquées à Salonique, avec mission d'arrêter la progression bulgare et de protéger la retraite des Serbes sur l'Albanie.

Le corps expéditionnaire était faible et ne comptait qu'une division anglaise et deux divisions françaises.

La 122<sup>e</sup> division arrivait fort à propos pour étayer la démonstration militaire commencée au milieu d'octobre.

## **LES COMBATS SUR LA CERNA, MERZEN, LA COTE 208 (Novembre 1915)**

Le 11 novembre, dans la journée, le régiment s'embarqua en chemin de fer pour la gare de Krivolak, située à environ 140 kilomètres de Salonique, et le 12, au débarquement, on apprit qu'un combat avait eu lieu la veille à proximité de la gare.

Le pays montagneux était d'aspect désertique et les soldats se sentaient isolés. Ils cheminèrent tout le jour dans un paysage morne et froid avant d'atteindre Kavadar.

Le premier bataillon, parti pour Vozarci, où il devait garder le pont de la Cerna. Les deux autres bataillons se mirent en marche à leur tour pour relever le 242<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie qui tenait Merzen, mais nos unités arrivèrent trop tard pour refouler une attaque bulgare et Merzen, évacué, ne put être

repris.

Le lendemain, un violent bombardement s'abattit sur les compagnies installées au sud de Merzen et les Bulgares qui occupaient le massif du Trapèze dominaient entièrement nos positions. Abondamment pourvus d'artillerie, disposant même de pièces lourdes, ils effectuèrent des feux efficaces dont nous eûmes beaucoup à souffrir.

Le matin, l'ennemi tenta de tourner la droite du deuxième bataillon mais nous pûmes endiguer ce mouvement et devant la résistance énergique des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies, les Bulgares ne poussèrent pas plus avant.

Après cette affaire, les lignes se stabilisèrent quelque temps.

Le 20 novembre à 8 h 20, les Bulgares déclenchèrent un feu d'artillerie violent sur la cote 208.

Cette hauteur dominant la vallée encaissée du Rajec, constituait la clef de la défense de l'unique débouché sur la vallée de la Cerna et la Place de Kavadar.

La 9<sup>e</sup> Compagnie qui, depuis quelques jours tenait ce point d'appui, se vit assaillie par des forces évaluées à plusieurs bataillons, et nous dûmes abandonner la tranchée conquise le 16 sur les Bulgares.

Toute la journée, nous résistâmes énergiquement aux entreprises adverses et dans des conditions extrêmement difficiles puisque le terrain ne se prêtait nullement à la circulation des troupes, dans cette région sauvage couverte d'éboulis, de rochers et le commandement avait dû se rendre compte, que les intentions de l'ennemi, numériquement très supérieur, étaient de nous déborder à gauche.

Déjà, le mouvement en direction de Drenovo s'étendait vers l'ouest et nos faibles disponibilités ne permettant plus d'y faire front, on résolut de se replier sur la rive sud de la Cerna.

Après le combat du 20, le 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie vint bivouaquer autour de Kavadar où il reçut un renfort, de 150 hommes avant de reprendre position sur la rive sud de la Cerna.

Subitement, le 26, une tempête de neige éclata vers deux heures du matin. Six compagnies du Régiment se dirigeaient à ce moment vers Kavadar où elles devaient bivouaquer. Il fut impossible de monter les tentes à cause de la violence du vent.

Un froid glacial succéda au temps presque tiède des jours précédents et les unités en ligne installées sans abris dans les tranchées à peine ébauchées, montèrent la garde dans la neige jusqu'aux genoux. Faute d'effets chauds, et malgré les grands feux allumés derrière les lignes, beaucoup d'hommes eurent les pieds gelés.

## **LA RETRAITE LES COMBATS DE MILETKOVO ET KOVANEC**

Depuis l'arrivée de la 122<sup>e</sup> Division, la liaison avec les troupes serbes opérant vers Uskub et Veles n'avait pu être établie.

L'armée bulgare s'était lancée à la poursuite de nos malheureux alliés et nous-mêmes, engagés hâtivement dans un pays dépourvu de voies de communications, étions sur le point d'être encerclés par les troupes fraîches débouchant de Bulgarie. Ces circonstances nous obligèrent à nous replier.

Les Unités, déjà fatiguées par le séjour dans la neige, et le combat, s'engagèrent sur une piste ravinée d'ornières profondes remplies de boue et dans les quelles on enfonçait jusqu'aux jarrets. La nuit était très noire et l'on avait peine à garder le contact entre les différentes parties de la colonne. Au jour, on parvint à Prezдово, beaucoup d'hommes avaient les pieds meurtris mais aucun matériel ne fut abandonné, non plus que les équipements personnels.

La retraite dura plusieurs jours et le 6 décembre 1915, le Bataillon, par une marche de nuit épuisante,



sur des sentiers de montagne, atteignait la région de Kovanec pour barrer à l'ouest du Vardar la vallée du Kojinskoderesi:

Dès le 8 décembre, le contact s'établit partout sur le nouveau front, et une fusillade intense s'engageait entre les Bulgares et nos troupes.

Une importante patrouille, commandée par un sous-lieutenant, envoyée pour recueillir des renseignements sur les forces adverses devait rentrer après avoir subi quelques pertes et sans avoir pu remplir sa mission.

Le 19 décembre, l'ennemi attaquait à nouveau et toute la journée, nous subîmes un feu violent de mousqueterie et d'artillerie. Une pièce lourde, vraisemblablement amenée par voie ferrée, acheva de donner à l'ennemi la supériorité du feu, et dans la nuit, le deuxième bataillon décrocha avec des pertes minimales et vint prendre position plus au sud, derrière le front des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillon.

Le 11 décembre, ces deux bataillons étaient attaqués à leur tour.

Un bataillon du 264<sup>e</sup> régiment d'infanterie fut envoyé pour protéger notre aile, mais par suite des difficultés du terrain, il n'exécuta son mouvement que très lentement, et à mi-chemin, le tir ennemi enraya définitivement son avance.

Pendant ce temps, le 3<sup>e</sup> bataillon, attaqué de front et de flanc, avait dû céder du terrain vers Kovanec découvrant ainsi le flanc du 1<sup>er</sup> bataillon qui demeura dans cette position critique jusqu'au soir.

A la nuit, la retraite reprit avec différents déplacements d'unités destinés à la protéger contre l'ennemi qui nous prenait de flanc avec des mitrailleuses.

En traversant Gievgueli, nos troupes essuient un feu nourri exécuté par des fractions bulgares qui ont, déjà pénétré dans la ville et par les habitants qui tiraient des maisons.

Des mitrailleuses battent le pont du Vardar et le rendent infranchissable.

Le repli s'exécute alors sur la rive droite du fleuve, le long de la voie ferrée où se trouve un autre pont en territoire grec. C'est là que le bataillon Boitel repassa le Vardar pour rejoindre le gros du régiment.

Les Bulgares, pour des raisons mal connues, ne poursuivirent pas au-delà de la frontière serbe.

Après une courte période d'incertitude, le 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie se mit en route le 15 décembre pour la région de Salonique.

Les derniers jours de la campagne de Serbie avaient été favorisés par un beau temps, mais vers le 15 décembre la pluie se mit à tomber et la dernière étape qui menait le régiment à Topcin, fut accomplie sous des trombes, d'eau qui rendirent les pistes impraticables.

Pendant deux jours, on traversa une plaine immense semée de lacs et de marécages, sans un buisson ni un arbre.

## **1916-1917**

### **GUERRES DE TRANCHEES**

Dès le début de 1916, le 148<sup>e</sup> RI. était en Macédoine grecque, construisant des retranchements le long du Vardar ( aile gauche du dispositif assurant la protection du grand port de Salonique)

Le Régiment prit position en montagne fin mars par une température déjà excessive qui fit pas mal de ravages dans ses rangs (dysenterie)

Fin décembre, l'armée nationale grecque vint renforcer nos effectifs sur le Vardar.

Dans les premiers jours de 1917, deux de nos bataillons s'installent sur des positions plus avancées. Ils subissent une attaque bulgare en mars (combat du Mamelon), En mai, nouvelle attaque ennemie facilement stoppée avec la collaboration des Grecs.

Nous passons à l'offensive et prenons le « Dromadaire » Les Grecs de leur côté, se rendent maîtres du « Ravine » poste d'observation important pour les Bulgares. Ceux-ci réagissent avec violence. Le 148<sup>e</sup> porte secours aux Grecs afin de leur permettre de tenir la position. Le Corps d'Armée décerne au Colonel une belle citation pour cette intervention de soutien.

Fin mai, nos soldats s'emparent de la fameuse tranchée des Taupes, chère aux Bulgares. Pour la reconquérir, ils pratiquèrent des tirs répétés et nourris d'artillerie légère et lourde. Des obus à gaz furent employés contre le 148<sup>e</sup>, qui essuya des pertes sensibles.

Ce combat valut à la 10<sup>e</sup> Compagnie une brillante citation de la division avec remise de la Croix de Guerre.

En août, les attaques bulgares devinrent moins violentes, mais la chaleur accablante provoqua fièvre et dysenterie dans les rangs des Français.

Les Bulgares tentèrent de reprendre le « Ravine » La 5<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> Compagnie s'illustrèrent dans cette défense malgré l'épidémie sévissant de plus en plus parmi nos camarades. Trois sections du 148<sup>e</sup> se virent citer à l'ordre de la division pour leur ténacité et leur courage dans les combats de fin 1917.

## **LA CAMPAGNE D'ORIENT**

### **L'ANNEE 1918**

#### **LA BATAILLE DU SOKOL (15 septembre 1918)**

Au début de l'année, le 5 janvier, le 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie relevé pour la première fois depuis le mois d'avril 1916 bivouaquait aux environs de Dreveno.

La neige s'était mise à tomber et il fit pendant plusieurs jours extrêmement froids.

Pendant trois mois environ, le régiment s'occupa à des travaux d'organisation en deuxième et troisième position et dans les journées du 25 au 27 avril il remontait en ligne dans son ancien secteur: VARDAR, HARA-SINANCI et MAJADAC.

A part quelques bombardements et de fréquentes patrouilles, rien n'est à signaler dans cette période qui s'étendit jusqu'au 6 juillet, date à laquelle l'armée britannique envoya des renforts pour remplacer les unités françaises.

Le 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie était retiré du front et après un séjour de quelques journées au Mont-Noir, il embarquait à destination de VERRIA, petite ville turque située sur la ligne SALONIQUE-MONASTIR, à mi-chemin de FLORINA.

Pendant leur séjour près de VERRIA, les troupes de la 122<sup>e</sup> division furent soumises à un entraînement vigoureux, malgré la forte chaleur qui se faisait sentir même sur les hauteurs sur lesquelles le camp avait été établi.

Les régiments exécutèrent des manœuvres dans les environs du Signal de Rakovo, dont les pentes dénudées offraient le type de terrain sur lequel on allait avoir à opérer.

En effet, depuis le 29 juin 1918, les grandes lignes d'une bataille, que le commandement, voulait décisive, avaient été arrêtées.

La 122<sup>e</sup> division et avec elle, le 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie, était appelée à y jouer un rôle capital, et c'était en vue de cette action que l'Instruction fut poussée intensivement pendant les quelques

semaines qui la précédèrent.

La précaution était nécessaire: Le régiment ne comptait plus que, bien peu d'hommes ayant combattu en Macédoine depuis 1916 et les renforts pour la plupart avaient fait VERDUN, la Somme et les affaires de 1917, mais ils leur manquaient la cohésion et la souplesse impossibles à acquérir au cours de la stagnation dans les tranchées.

Or, cette période d'inaction allait finir.

Depuis l'établissement d'un front continu qui s'était opéré au cours de l'année 1916, les armées alliées en Orient n'avaient entrepris que des opérations partielles. La faiblesse des effectifs, l'absence de moyens de toutes sortes et les difficultés de commandement, très sensibles dans une armée composée de contingents appartenant à quatre nationalités, n'avaient guère permis que de conserver les positions, sans tenter d'actions à grande envergure.

L'arrivée au printemps de 1918, de six nouvelles divisions grecques allait rendre disponibles de grandes unités qui constitueraient une masse de manœuvre et dès ce moment le commandant en chef, songea à une attaque profonde, visant la rupture du dispositif ennemi.

En raison de la configuration du terrain, les points du front favorables à un plan de *ce* genre étaient rares car partout l'ennemi s'était retranché solidement.

Nos offensives importantes s'étaient limitées à la région de MONASTIR et aux massifs bordant le Vardar.

Là, en effet, aboutissaient deux seules voies ferrées de toute la Macédoine.

Au point de vue stratégique, une avance au nord de MONASTIR, eût coupé la XI<sup>e</sup> armée allemande en deux tronçons et rejeté l'un des deux dans une région montagneuse sans ressources et sans communications. Un succès permettant de forcer la vallée du Vardar eût eu des conséquences plus grandes encore, car il privait près de deux tiers de l'armée ennemie de son unique lien avec la métropole.

Le danger n'avait pas échappé aux Bulgares aussi les régions de MONASTIR et du Vardar présentaient-elles des organisations profondes, bien étudiées et équipées défensivement avec soin et munies d'une nombreuse artillerie.

Une rupture dans ces zones ne paraissait guère possible avec les faibles moyens des alliés, mais déjà en 1917, le commandement de l'armée serbe, qui occupait le front depuis la rivière LECHNITZA jusqu'au massif de la Mala-Rupa, avait fait ressortir les avantages d'une attaque dans son secteur aux lignes peu profondes, faiblement garnies par l'ennemi qui se fiait à la nature impraticable du terrain.

Ces raisons décidèrent le général FRANCHET-D'ESPEREY, il choisit comme champ de bataille le massif de la Moglena, propre plus que tout autre à la surprise.

A l'est de la première armée serbe, deux divisions, françaises, la 122<sup>e</sup> d'infanterie et 17<sup>e</sup> d'infanterie coloniale, ainsi qu'une division serbe, aborderont les lignes ennemies, s'en empareront et ouvriront ainsi la brèche par laquelle passera la 2<sup>e</sup> armée serbe. Celle-ci atteindra dans le plus bref délai le Vardar pour couper à l'ennemi cette ligné de communication vitale.

La réussite complète de ce plan audacieux devait entraîner en moins de quinze jours, l'écroulement de la Bulgarie et devenir le signal de la victoire.

## LA PRÉPARATION DE L'ATTAQUE

Le terrain d'attaque de la 122<sup>e</sup> division d'infanterie et de la 17<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale se présentait sous la forme d'un mur abrupt haut de 1.500 à 2.000 mètres au-dessus de la plaine et dont les Bulgares tenaient le rebord.

Les Serbes, accrochés sur les pentes depuis septembre 1916, n'étaient pas parvenus à entamer cette

forteresse, et tout particulièrement, le Sokol dont le sommet, haut de 1.825 mètres, était visible à plus de 40 kilomètres.

. Cette situation entraînait des difficultés considérables pour le ravitaillement et les mouvements de troupes, devenus impossibles de jour.

Les trains de combats, les trains régimentaires, les parcs et les services avaient dû être laissés bien en arrière et chaque nuit, on hissait par des routes étroites bordées de précipices, les vivres et les munitions nécessaires aux combattants.

Il semblait difficile d'améliorer les communications de ce secteur ingrat du moins à proximité du front; mais; dès le mois de juillet, on se préoccupa de relier efficacement les arrières à la voie ferrée SALONIQUE-MONASTIR.

Le Decauville, à voie de 0,60 m, jusque-là assez déficient, vit son rendement tripler à la suite de l'envoi de wagons et de locomotives, et en même temps, on réunissait des camions automobiles et des camionnettes aux points de transbordement.

Partout, on aménagea des routes, sauf près du front, on ne fit que des modifications insensibles afin de conserver le bénéfice de la surprise.

Le 20 août, le régiment quittait VERRIA pour VERTEKOP où il passa la journée du 1er septembre.

Au-delà de VERTEKOP, on entra dans la zone vue de l'ennemie.

En dissimulant le plus possible les troupes à l'observation aérienne ou terrestre, le régiment arrivait le 3 septembre à DOGNI-POJAR. .

Une épidémie de grippe avait nécessité l'évacuation d'une centaine d'hommes et depuis le 26 août, 336 malades avaient été hospitalisés.

Cependant, dès leur arrivée, les bataillons commencèrent la relève des troupes serbes, et le 9 septembre, l'opération était terminée.

Le soir même, l'ennemi déclenchait un feu violent sur une partie de nos lignes et jusqu'au 12 septembre, le régiment travailla activement à installer ses bases de départ.

Surtout, l'eau faisait défaut, et on recourut encore aux mulets qui transportèrent cette dernière dans des tonnelets remplis à 1.000 mètres plus bas dans le ruisseau de la Matova.

Enfin au prix de grosses fatigues, le secteur était prêt le 12 septembre et dans la nuit, les unités prirent leurs emplacements définitifs.

## **L'ATTAQUE - JOURNEE DU 15 SEPTEMBRE**

Le 14 septembre au matin, la préparation d'artillerie est commencée. Plus de 100 pièces de canon ont été réunies sur le front de la division. Près des lignes, des canons de tranchées, lancent des torpilles sur les zones en angle mort pour l'artillerie. Malgré cela, les brèches dans le réseau devant le front du régiment demeurent insuffisantes et de midi à 14 h., l'ennemi réagit par un tir de gros minenwerfer.

Dans la soirée, les derniers préparatifs sont faits. Des échelles sont distribuées aux unités du 1er bataillon qui doivent s'emparer du Sokol.

La préparation d'artillerie continue toute la nuit. Depuis la veille, on sait que le jour « J » est le 15 septembre et que l'heure « H » est 5 h 30.

A l'heure dite, les vagues d'assaut quittent leur base de départ. Le temps brumeux et froid est favorable à la surprise. En beaucoup, d'endroits, l'ennemi terré dans ses abris, s'attendant à une préparation de plusieurs jours suivant la coutume invétérée des Alliés en Orient, ne se rendait compte que lorsque les premières grenades éclatent dans ses sapes.

Sur le front du 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie, la réaction ennemie est immédiatement, partout où la pente du terrain et les rochers ont ralenti la marche, le barrage bulgare fait des victimes.

La 5<sup>e</sup> compagnie parvient à avancer malgré une violente fusillade à 6 h 30, elle occupe ses objectifs.

Mais, au centre, les unités du bataillon BOVIS rencontrent une résistance beaucoup plus forte. Les points attaqués, P 4 et P 3, sont situés sur les mamelons dénudés et abrupts. Des défenses accessoires non entamées doublent l'efficacité du feu. A la 9<sup>e</sup> compagnie, le capitaine DELCOURT est mortellement blessé à la tête de sa compagnie. Avant de mourir, il exhorta ses hommes à ne pas se laisser décourager: « Pour Dieu, ne reculez pas! Avancez! Avancez! »

D'autres officiers tombent à leur tour.

Privés de leurs chefs et malgré de lourdes pertes, les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> Compagnies, renforcées par une partie de la 11<sup>e</sup>, enlèvent au bout de deux heures de combat les ouvrages qui leur ont été assignés comme objectif.

Plus à l'ouest, une lutte violente est entamée sur le Sokol et sur son contrefort P 2.

Les difficultés du terrain paraissent insurmontables. Les pentes lisses et presque verticales qui entourent l'observatoire sont rasées par les balles. Des blocs de pierre détachés par les Bulgares emportent les assaillants.

D'un seul élan, nos troupes ont pu sauter dans la ligne avancée, mais elles sont prises à parti par des mitrailleuses dont les balles viennent se fichent dans le fond de la tranchée. Elles ne peuvent en déboucher.

Le commandant PETIN, commandant le bataillon, blessé au départ, parvient à force de courage et d'énergie à continuer la progression. Il est tué peu après. D'autres officiers sont également blessés ou tués.

L'attaque lancée sur la face ouest de la hauteur n'a pas réussi davantage. La fraction de la division serbe de la Drina qui devait y coopérer n'est pas arrivée sur son emplacement de départ. Faute de liaison, le détachement chargé de s'avancer par cette direction a été refoulé.

Partout ailleurs, les lignes ennemies ont pu être enlevées. Le combat continue à notre avantage sur les deuxièmes lignes derrière le Drobopoli. Seul, le Sokol demeure une menace pour la première armée serbe, qui doit se porter en avant en même temps que la deuxième armée pour participer à la poursuite.

A la nuit tombée, la bataille était presque finie. Dans les ouvrages du Drobopolie et de la Charnière occupée depuis le commencement de l'après-midi, les soldats des 45<sup>e</sup> et 84<sup>e</sup> régiments d'infanterie fouillaient les abris et lançaient des patrouilles sur les pentes boisées en avant des lignes.

Le Sokol cependant résistait encore. Nous effectuâmes diverses tentatives au cours de l'après-midi mais elles furent toutes enrayées.

Enfin, à la faveur de l'obscurité, la 6<sup>e</sup> compagnie lançait une dernière attaque et à 20 h 20, elle atteignait le sommet.

Les observatoires et les abris étaient vides. Les assaillants arrivés les premiers sur la position, purent entendre l'ennemi dévaler les éboulis de rochers de la face Nord.

Le dernier réduit de la défense était tombé.

Les troupes serbes commencèrent la poursuite, la victoire était en route. Les soldats du 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie pouvaient légitimement en revendiquer leur part.

Dans cette bataille que tous sentaient être la dernière, l'élan et l'entrain des combattants vainquit des difficultés sans précédent. Le terrain presque impraticable par lui-même avait été admirablement aménagé par l'ennemi. On trouva à peu près tous ses abris et ses casemates intacts, malgré notre bombardement qui avait duré 24 heures.

Nos lourdes pertes en officiers, en gradés et en hommes prouvèrent la résistance acharnée qui nous avait été opposée.

Le régiment reçut sa deuxième citation à l'ordre de l'Armée:

« Régiment dont l'ardeur ne s'est jamais démentie pendant quatre ans de guerre, sous les ordres de

son chef, le lieutenant-colonel CURIE, s'est signalé d'une façon particulière le 15 septembre 1918, en enlevant, après toute une journée de lutte ardente, de fortes positions ennemies énergiquement défendues, A fait plus de 400 prisonniers et s'est emparé d'un matériel important de toute nature.

. Un autre chef, le Prince Alexandre de Serbie écrivait au lendemain de la victoire, au général TOUPART, commandant la 122<sup>e</sup> division:

« Les positions du Sokol et Drobopolie, fortifiées depuis trois ans et réputées imprenables ont été enlevées en un jour par l'héroïque 122<sup>e</sup> division.

« Ce succès foudroyant m'a rempli d'admiration pour les hautes vertus militaires de vos troupes qui ont ajouté une belle page dans l'histoire déjà si glorieuse de l'Armée française.

La prise du Sokol nous livrait un butin immense. Le 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie avait fait plus de 400 prisonniers, et capturé un important matériel de guerre et de munitions.

Nous avons subi des pertes sérieuses, tant en tués qu'en blessés et lorsque, le 17 septembre le Régiment quitta le secteur du Sokol en laissant quelques postes à la garde des dépôts de vivres et de munitions, il ne fut pas remplacé.

La garde des tranchées était devenue inutile.

Par étapes, le 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie gagna la région de Védéma où il s'établit au bivouac. C'est là qu'il apprit l'avance des armées alliées et la dislocation de tout le front ennemi.

Le 29 septembre, la Bulgarie effondrée, signait l'armistice que lui imposaient les alliés.

## **OCCUPATION DE LA TURQUIE ( Novembre 1918-Août 1919 )**

Mais d'autres ennemis restaient à abattre sur le front des Balkans, et le 30 septembre, le 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie s'embarquait avec la 122<sup>e</sup> Division pour BUVEZNE, dans le secteur de la Strouma où il arrivait le 1<sup>er</sup> octobre. La 122<sup>e</sup> division rentrait dans la composition d'un corps expéditionnaire sous le commandement britannique, chargé de disperser les débris de l'armée ottomane stationnée en Turquie d'Europe et défendant les détroits des Dardanelles.

Le 30 septembre, des marches extrêmement pénibles commencèrent et après une période très difficile, ce ne fut que le 27 octobre que le 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie s'embarqua pour traverser en chemin de fer la Thrace bulgare et le 6 novembre, arrivait près d'ANDRINOPLE sur la frontière turco-bulgare.

Déjà, le 30 octobre, la Turquie vaincue en Palestine, séparée de l'Allemagne par la capitulation bulgare, avait signé un armistice.

Le 17 novembre, la frontière turque était franchie et le 18, le régiment était aux portes STAMBOUL, non loin des remparts qui, il y a cinq siècles, avaient soutenu le siège de MAHOMET le Conquérant.

Depuis sept jours, la guerre était finie. Sur les rives tranquilles de la mer de Marmara, le 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie connut de longs jours d'occupation.

Il cantonna à STAMBOUL jusqu'au 22 août 1919, jour où il fut dissous pour être reconstitué à son dépôt de VANNES.

Il suivit de peu son drapeau rentré en France pour le défilé de la Fête de la Victoire, le 14 Juillet 1919.

Depuis le 13 avril, les soldats du 148<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie portaient la Fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre, symbole des combats de Berry-au-bac et de la victoire du Sokol.